

# Collège de France



Les archives de fouilles : modes d'emploi | Sandra Zanella, Jean-Pierre Brun, Martine Denoyelle, et al.

## Qu'est-ce qu'un document d'archive ? Aux origines de la conscience de la transmission

*Alain Schnapp*

### Texte intégral

- 1 Pour l'archéologie a priori tout fait sens, qu'il s'agisse d'un monument, d'un fragment ou d'une trace intelligible de l'activité des hommes du passé. Nous vivons depuis la définition de l'archéologie dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle sous l'influence d'un paradigme holistique qu'a fort bien défini Henri Marrou « l'historien utilise tout pour travailler même l'ordure »<sup>1</sup>. Cette conception du passé bien sûr n'avait pas de sens pour les hommes de la Préhistoire et de l'Antiquité, mais certains d'entre eux ont ouvert la voie à la collecte des traces des sociétés qui nous ont précédées.
- 2 Dès l'Égypte et la Mésopotamie, la curiosité pour le passé et les vestiges fait part de ce qu'on pourrait appeler le lexique des scribes qui entendent décrire et interpréter les écrits de leurs prédécesseurs découverts dans les temples et les palais des souverains des origines. Bien vite une sorte de concurrence s'installe dans le désir d'accéder aux reliques des plus anciennes dynasties. Un document exceptionnel nous vient du déchiffrement d'une inscription gravée sur la base d'une statue découverte à Memphis et actuellement au musée du Caire :

« Par le grand maître des chefs d'ateliers artisanaux, le prêtre Sem, le fils royal Kha'mouasset. (Khaemois), dont le cœur [...] à cause de la présente statue du fils royal Kaouab, qu'il a saisie alors qu'elle était au rebut dans... aimé de son père le roi de Basse et Haute Égypte Kheops, en bon état... pour lui donner une place dans la faveur des dieux, en compagnie des esprits excellents qui président au château de Ka à Ro-Setaou, tant il aime les nobles ancêtres qui vivaient auparavant et dont toutes les actions furent remarquables, véritablement utiles un million de fois ; que cela dure, selon toute vie, stabilité, puissance, le prêtre Sem, le fils royal Kha'mouasset, après qu'il eut rétabli tous les rites de ce temple qui étaient tombés dans l'oubli de la mémoire des hommes, tandis qu'il faisait creuser un bassin en face d'un sanctuaire vénérable, un travail qu'il avait souhaité, lors d'allées et venues pour assainir et apporter de l'eau du khenet de Khepren, pour qu'il soit doué de vie »<sup>2</sup>.
- 3 Il s'agit d'une statue dédiée à la mémoire d'un prêtre nommé Kaouab, fils du pharaon Khéops (XXVI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) qui a été redécouverte par le prêtre Kha'mouasset, fils du pharaon Ramsès II au XIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Treize siècles après la réalisation de la statue, Kha'mouasset est capable de lire l'inscription ancienne qui identifie le destinataire de la statue et qui en interprète le sens. Ce qui est exceptionnel dans cette affaire tient à l'ajout d'un nouveau texte dans lequel il expose les

Ce site utilise des cookies et collecte des informations personnelles vous concernant.

Pour plus de précisions, nous vous invitons à consulter notre [politique de confidentialité](#) (mise à jour le 25 juin 2018).

En poursuivant votre navigation, vous acceptez l'utilisation des cookies.

Fermer

résurrection est fondée par un discours érudit qui permet à tout lettré de s'assurer de la véracité de la tradition ainsi mise au jour. Pour l'une des toute premières fois dans l'histoire, un monument issu du sol au cours d'une opération d'aménagement d'un sanctuaire est accepté comme preuve, tant sur le plan de la piété religieuse que du savoir. Double effort de transmission qui assure la notoriété du prêtre disparu et de son lointain découvreur qui trouvent ainsi une place dans la chaîne de la tradition. Kha'mouasset ne se contente pas du rôle de l'érudit, il affirme le sens et le rôle de son action réparatrice en s'adressant autant au présent qu'au futur. Cette inscription n'est pas la seule que ce personnage nous ait laissée. Il a participé à la restauration de nombreux sanctuaires et il a inscrit son nom sur certains d'entre eux. Son activité d'administrateur des lieux de culte fait de lui un des tous premiers antiquaires du monde égyptien en même temps qu'un archiviste qui relève et décrypte les inscriptions de ses prédécesseurs. Restaurer des temples ou des monuments funéraires, déchiffrer les inscriptions anciennes, voire fouiller le sol, sont des pratiques liées les unes aux autres qui attestent l'existence d'une curiosité indéniable pour le passé lointain. Il s'agit à l'évidence d'une forme de conscience religieuse et historique qui voit dans les souverains et les grands hommes du passé un modèle et un exemple pour ceux du présent. À côté de cela il existe aussi dans le monde égyptien une forme de curiosité privée qui fait place à ce qui est exotique et distant. Un oursin fossile découvert par E. Schiaparelli à Héliopolis, porte une inscription hiéroglyphique du nouvel empire qui énonce ceci :

4 « Trouvé au sud de la carrière par le père divin (le prêtre) Tscha Nefer »<sup>3</sup>.

5 Ce petit objet est comme une pierre milliaire de l'histoire des collections. Il démontre l'attention d'un lettré qui ne s'est pas contenté de ramasser un objet mais qui l'a mis de côté et conservé comme une « trouvaille merveilleuse », en égyptien « *bj3* ». La singularité de cet objet tient à la volonté du découvreur d'indiquer son origine et de la certifier de son nom par l'inscription. Ici nulle référence à une obligation rituelle mais la simple affirmation de la curiosité et de l'identité du personnage. En quelque sorte, comme un moderne archiviste, le prêtre a donné à l'objet une étiquette pour l'édification de ses contemporains et de ses successeurs, il a transformé un vestige en « sémiophore », au sens précis que K. Pomian donne à ce terme<sup>4</sup>. Nous ne saurons jamais pourquoi exactement Tscha Nefer a ramassé cet objet, mais le fait même qu'il s'y soit intéressé et sa volonté de faire connaître cet intérêt est en soi un phénomène qui marque l'avènement d'une culture de la curiosité.

6 Les scribes s'intéressent autant aux objets qu'aux textes, ce qui tisse entre eux une connivence qui les transforme en documents d'archive. La lecture d'une inscription réclame des savoirs philologiques autant que des compétences d'observation qui doivent permettre au scribe de s'assurer de la fidélité et de l'authenticité du document qu'il découvre. Ainsi le fils inspiré du pharaon Snefrou (prédécesseur de Khéops), Hordjédef, collectionne selon le *Livre des morts* des inscriptions anciennes :

« Cette formule a été trouvée à Hermopolis, sur un bloc de quartzite de Haute Égypte, sous les pieds de ce dieu, au temps de la majesté du roi de Haute et Basse Égypte Mycérinus, par le prince Hordjédef, qui le trouva quand il vint inspecter les temples, tandis qu'une force l'accompagnait pour cela : il l'avait demandée pour lui en hommage et il l'avait rapportée comme une merveille au roi quand il vit que c'était quelque chose très secret, qui n'avait été ni vu, ni aperçu »<sup>5</sup>.

7 Le vestige du passé n'est plus simplement un objet de piété comme dans la découverte de Kha'mouasset, il s'affirme comme une rareté, un objet de collection, quelque chose qui n'est accessible qu'au roi et à ses savants conseillers. Le prince savant et magicien est à même d'identifier des inscriptions que personne avant lui n'avait remarquées et ces trouvailles sont autant la marque de son érudition que de sa proximité avec le divin. Dans ce contexte le savoir est une sorte de grâce qui accompagne l'antiquaire sur le chemin de la résurrection d'un passé mystérieux. Un autre texte du même recueil précise la nature et la fonction de ce genre de documents :

« Ce texte est transcrit conformément à ce qui a été trouvé et écrit (par) le prince Hordjédef, qui le trouva dans un coffre secret, en un écrit du dieu lui-même, dans le temple d'Ounou, maîtresse d'Ounou quand il voyageait pour faire l'inspection des temples, des villes, des campagnes, et des buttes des dieux ; ce qui est récité en secret dans la Douat, un mystère de la Douat, un mystère de l'empire des morts »<sup>6</sup>.

8 La découverte n'est pas fortuite, elle est liée aux tâches d'inspecteur et de gestionnaire du prince. Hordjédef et ses pareils sont des administrateurs du sacré, ils ont pour fonction de pourvoir à l'entretien des sanctuaires et cette responsabilité réclame la maîtrise de pratiques savantes ainsi qu'une attention à des signes cryptiques que les dieux envoient aux hommes. Ils révèlent à l'émissaire du pharaon ce qu'ils avaient caché aux autres hommes et aux autres rois : le texte original, œuvre divine. message trop précieux pour être dévoilé à un autre qu'au pharaon. Les scribes certifient

Le site utilise des cookies et collecte des informations personnelles vous concernant.

Pour plus de précisions, nous vous invitons à consulter notre [politique de confidentialité](#) (mise à jour le 25 juin 2018).

En poursuivant votre navigation, vous acceptez l'utilisation des cookies.

Fermer

établissent une équation entre le prince et les monuments, mais en remplaçant la pierre par la brique. Comme eux, ils ont recours à l'écriture comme un vecteur de la communication entre les générations, comme eux, ils favorisent la naissance d'une culture lettrée qui nécessite le recours à la tradition, aux textes antérieurs, et au savoir des Anciens. Le souverain babylonien est par définition un bâtisseur. Mais les Mésopotamiens, comme Sylvie Lackenbacher l'a démontré, ont une raison impérieuse de recourir aux pratiques de l'enfouissement de documents dans le sol. La rapide destruction des architectures de briques impose au roi une surveillance constante de ses palais. Temples et demeures doivent être périodiquement reconstruits, et ces reconstructions sont à la fois un acte de piété et un acte politique. La révérence des souverains du présent envers les souverains du passé nécessite une continuité culturelle, une capacité à déchiffrer les écritures anciennes au long des siècles, voire des millénaires. Le processus de construction est ainsi un processus de reconstruction continu : il faut retrouver les traces des anciens temples et palais pour en bâtir de nouveaux à la fois identiques et différents. Identiques dans l'esprit, car le roi, pas plus que ses artisans, ne se soucie de la vraisemblance stylistique. C'est l'intention qui compte, non la ressemblance :

« La mémoire du monument devenait plus importante que le monument lui-même dont l'existence n'était pas liée à sa forme concrète : l'idée l'emportait sur une réalité fugitive »<sup>7</sup>.

- 10 Les pharaons faisaient face à l'érosion par la massivité et la solidité de leurs constructions et la majesté de leurs inscriptions. Les souverains mésopotamiens ont imaginé une autre solution, celle d'attester la mémoire de leurs reconstructions continues grâce à des briques de fondations, à des inscriptions dédicatoires systématiquement produites au moment de la construction des édifices. En Egypte on prêtait une grande attention aux textes anciens issus des découvertes des prêtres chargés de l'entretien des monuments. En Mésopotamie l'art de la mémoire va beaucoup plus loin. Les scribes inventent un formulaire décliné à l'infini qui insiste sur la piété et la continuité qui unissent leurs prédécesseurs et leurs successeurs. Ils disposent dans les fondations des palais ou des temples des briques inscrites respectueusement enfouies. Ces briques portent des inscriptions à la gloire du souverain, elles attestent sa piété autant que de sa munificence. Elles constituent un message que chaque souverain envoie à ses descendants en même temps qu'un témoignage de sa connaissance des réalisations de ses prédécesseurs.
- 11 Ce savoir-faire cependant est un peu ironique : ce n'est pas la solidité des murs, la somptuosité des décors sculptés ou peints qui témoignent de la grandeur du roi, mais des briques de terre crue séchées au soleil soigneusement inscrites par des scribes vigilants. Cette subtile stratégie repose sur un savoir partagé qui unit les scribes par-delà les millénaires. Elle suppose une capacité philologique, une aptitude à maîtriser les graphies archaïques et les traditions diplomatiques, qui est la marque originale des scribes mésopotamiens, dont nous savons qu'ils étaient des collectionneurs d'inscriptions autant que d'habiles traducteurs.
- 12 Ainsi Égyptiens et Mésopotamiens démontrent-ils la même foi et le même intérêt pour le passé, exploré cependant par des voies différentes. Conscients de la fragilité de leur construction de briques, les Mésopotamiens s'acharnent à combattre l'érosion par le savoir : leurs palais si vite détruits quand ils ne sont plus entretenus recèlent de briques de fondations qui sont protégées par les ruines. Paradoxalement la destruction des édifices contribue, en protégeant les tablettes et les briques, à sauvegarder la mémoire. Pour communiquer avec le passé il ne suffit pas d'inscrire des messages pieusement déposés dans le sol, il faut s'assurer que, dans la continuité des générations, rois et scribes iront fouiller ce même sol pour y retrouver ces traces indestructibles.
- 13 Les mésopotamiens sont donc allés encore plus que les égyptiens dans leur volonté de tisser, à travers les pratiques antiques, un lien entre passé, présent et futur. Ils se sont appuyés autant sur un savoir philologique que sur des pratiques antiques qui rendent nécessaire la datation, l'attribution et souvent la traduction d'inscriptions très anciennes. Ils ont pris conscience du rôle du sol dans la conservation du passé et de l'intérêt qu'il y avait à l'explorer pour découvrir le briquetage de fondation des monuments. Pour cela il fallait créer un système chronologique fiable qui leur permette d'ordonner les règnes et les événements. Cela les a conduits à jeter les bases de ce qu'on peut appeler la discipline antique, une méthode pour explorer le passé qui réclame des documents fiables. Les tablettes soigneusement disposées et enregistrées dans les bibliothèques, les statues et les objets précieux conservés dans les temples et les palais sont autant de sources documentaires qui participaient à l'ordinaire administration des choses. Dans le monde mésopotamien le passé est ordonné suivant les règles d'un savoir partagé qui donne une place privilégiée à l'écriture mais qui ne

Ce site utilise des cookies et collecte des informations personnelles vous concernant.

Pour plus de précisions, nous vous invitons à consulter notre [politique de confidentialité](#) (mise à jour le 25 juin 2018).

En poursuivant votre navigation, vous acceptez l'utilisation des cookies.

Fermer

disposons pas d'informations précises sur les lieux de trouvaille et sur l'agencement des découvertes, mais il ne fait aucun doute qu'il s'agissait bien là d'une collection réunie au fil du temps par des lettrés aptes à identifier les objets et à interpréter leurs fonctions et leurs usages. Cet exemple n'est pas unique, il va de pair en Mésopotamie avec la tradition qui consiste à s'emparer du trésor des rois vaincus et donc à transporter objets, statues et documents précieux dans la résidence du vainqueur. Les fouilles de Suse ont révélé quantité d'objets transportés par les souverains élamites vainqueurs des Babyloniens, dont d'importantes inscriptions des rois antiques les plus fameux. Une inscription royale du roi d'Elam Shutruk-Nahunte (XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) déclare :

« Je suis Shutruk-Nahunte, roi d'Élam. Le dieu Inshushinak me donna l'ordre [...] j'ai vaincu la cité de Sippar. J'ai porté dans mes mains la stèle de Naram-Sin et je l'ai rapportée en Élam [...] la stèle de Melishipak je l'ai prise au roi Karaindash et je l'ai rapportée en Élam [...] la statue de Manishtushu I je l'ai prise à Akkad et je l'ai rapportée en Élam »<sup>9</sup>.

- 14 On le voit, quand une ville est vaincue ce n'est pas seulement sa population qui est capturée mais aussi ses dieux et ce que nous pourrions appeler ses archives, qui sont déportées. Jusqu'à ce qu'un jour les vaincus prennent leur revanche sur les vainqueurs. Bien des siècles après la victoire élamite, le roi d'Assyrie Assurbanipal se rendit maître de Suse et se vanta d'avoir rapatrié les trésors volés par les Élamites :

« J'ai ouvert les chambres au trésor qu'avaient remplies les anciens rois d'Élam jusqu'à ceux du présent et qu'aucun ennemi autre que moi-même n'avait jamais touchés ; ces trésors je les emportés et je les ai traités comme du butin. L'argent, l'or, les propriétés et les biens de Sumer que les anciens rois de l'Élam avaient raziés à sept reprises et transportés en Élam [...] les insignes du pouvoir royal que les anciens rois d'Akkad [...] avaient dilapidés en Élam pour s'assurer assistance [...] je les ai emportés en Assyrie »<sup>10</sup>.

- 15 Les statues des dieux, les objets de culte, mais aussi les effigies des rois et de leurs dignitaires, les inscriptions royales font partie du butin, leur possession tient lieu de l'affirmation du pouvoir et de sa solidité. Ils sont déposés dans les palais et les temples pour témoigner des victoires et de la grandeur du souverain.
- 16 La possession de tels trésors du passé est une des dimensions de l'exercice de la royauté, mais ils ne restent pas toujours confinés dans les palais. Dans la grande cité d'Assur les fouilles ont révélé une extraordinaire installation sur une petite place proche du centre culturel. Dans cet espace étaient alignées deux séries de stèles et de blocs sculptés parallèles. Au Nord se déployait le cortège des souverains qui avaient régné sur la cité et de leurs proches, au Sud celui des plus hauts fonctionnaires de l'Etat. Les inscriptions, soigneusement apposées sur les stèles, couvraient une période de six siècles, du XIV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle. Nous ne savons pas si elles ont été disposées au fil du temps ou à un moment précis, dans l'intention de rappeler le souvenir des Grands (hommes et femmes). Quoiqu'il en soit ce dispositif prouve la volonté des souverains et de leurs scribes de composer une sorte de mémorial de ceux qui avaient contribué à régner sur Assur. L'allée des Grands d'Assur est ainsi une des premières attestations architecturales connue d'une mise en scène de l'histoire politique et religieuse de la cité. Les monuments jouaient donc un rôle mémoriel aussi important que les textes, ils étaient des documents à part entière qui rendaient le passé tangible.
- 17 Égyptiens et Mésopotamiens ont contribué à définir des stratégies de connaissance qui permettaient d'établir un rapport réglé et démontrable entre la société et le passé. Ces pratiques obéissaient à des règles partagées par les scribes et le milieu lettré en général. La mise en œuvre de ce savoir réclamait à la fois un système chronologique lisible et un traitement des textes, des images et des objets qui relèvent de ce que nous appelons l'archivistique, l'art de traiter, de classer et d'interpréter les documents.
- 18 Ce savoir a été partagé par le monde gréco-romain. Les cités et les grands personnages confiaient ainsi aux sanctuaires le soin de conserver et d'exposer objets précieux, statues et autres monuments de l'art et de l'histoire qui faisaient l'objet d'inventaires systématiques. La chronique du temple d'Athéna à Lindos dans l'île de Rhodes offre sans doute l'un des témoignages les plus convaincants de la façon dont les Grecs considéraient les témoignages du passé.
- 19 En 99 avant J.-C., les citoyens de Lindos, firent graver une longue inscription consacrant l'inventaire du temple d'Athéna et rappelant les épiphanies, les apparitions de la déesse à divers moments de l'histoire politique et religieuse de la cité. Suivant l'inscription, la cité décida de déléguer à deux citoyens la charge de cette entreprise. La raison de cette décision est expliquée très clairement :

« Depuis que le temple d'Athéna à Lindos est très ancien (archaïotatos) et très respecté et qu'il a été sacré

Ce site utilise des cookies et collecte des informations personnelles vous concernant.

Pour plus de précisions, nous vous invitons à consulter notre [politique de confidentialité](#) (mise à jour le 25 juin 2018).

En poursuivant votre navigation, vous acceptez l'utilisation des cookies.

Fermer

offrandes et aux apparitions de la déesse »<sup>11</sup>.

- 20 Les citoyens n'ont pas seulement le souci de protéger les biens du sanctuaire, ils veulent en écrire l'histoire, tant pour démontrer l'importance des interventions de la déesse dans l'activité du sanctuaire que pour établir une liste précise des offrandes qui y ont été déposées. Les deux personnages qui sont chargés de cette recherche culturelle et historique ne semblent pas avoir été choisis au hasard. L'un d'entre eux, Timakhidas, fils du citoyen qui a mis le décret en examen devant l'assemblée, semble avoir été un auteur connu, poète, philologue, critique littéraire et auteur de nombreux ouvrages malheureusement perdus. La stèle est composée de trois ensembles, le premier est le décret lui-même qui détaille le processus de mise en œuvre du projet, le second, le plus important, est consacré à l'établissement d'un catalogue descriptif des offrandes, qui comporte 45 notices dont 37 sont déchiffrables ; le troisième établit le récit des épiphanies, des apparitions de la déesse à quatre moments particuliers de la vie du sanctuaire. Le contexte de la décision est caractéristique des institutions de la cité : elle est collective, prise après délibération de l'assemblée. Il s'agit d'un décret dont le rôle est profondément religieux puisqu'il vise en quelque sorte à identifier les offrandes et à établir sur des bases claires l'histoire du sanctuaire, par ailleurs reliée à l'activité et aux manifestations de la déesse. Comme en Egypte et en Mésopotamie, le soin des collections est à la fois une manifestation de piété religieuse et une pratique savante qui doit obéir à des règles bien précises qui permettent de vérifier le récit donné par les prêtres et les scribes chargés de l'inventaire.
- 21 Ce lien entre pouvoir et savoir est caractéristique de la culture du Proche-Orient et des cités antiques. Il apparaît aussi sous une forme différente, mais toujours liée à la pratique de l'archive, dans la Chine ancienne. Là, plus encore qu'au Proche-Orient, le culte de l'écrit donne aux inscriptions anciennes un rôle central dans les stratégies d'exploration et de contrôle du passé. Pendant des siècles, les lettrés chinois ont collectionné les inscriptions et les vases rituels de bronze. Cet engouement pour la tradition antique est parfaitement exprimé par Mo Zi, un philosophe du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

« Les sources de notre sagesse se trouvent dans ce qui est écrit sur du bambou, de la soie, ce qui est gravé sur du bronze ou de la pierre et qui est transmis pour l'usage des générations successives »<sup>12</sup>.

- 22 Cette idée est inaugurale, elle postule un lien indissoluble entre les générations dans la transmission du savoir par le médium du document écrit dont les supports sont déclinés les uns après les autres. La tradition orale n'est même pas évoquée. Pour le philosophe chinois la sagesse doit être établie sur des évidences matérielles qui sont le gage d'une tradition fiable et démontrable. Il n'est pas sans intérêt de noter que, quand Flavius Josèphe tente au I<sup>er</sup> siècle de notre ère d'écrire en grec une histoire des Juifs, il a recours à une réflexion du même ordre. Face au déluge inévitable, il faut que les descendants d'Adam transmettent leur savoir à leurs successeurs :

« Dans la crainte que leurs inventions ne parvinssent pas aux hommes et ne se perdissent avant qu'on en eût pris connaissance – Adam avait prédit une cataclysme universel occasionné, d'une part, par un feu violent et, de l'autre, par un déluge d'eau –, ils élevèrent deux stèles l'une de briques et l'autre de pierres, et gravèrent sur toutes les deux les connaissances qu'ils avaient acquises ; au cas où la stèle de brique disparaîtrait dans le déluge, celle de pierre serait là pour enseigner aux hommes ce qu'ils y avaient consigné et témoignerait qu'ils avaient également construit une stèle de brique. Elle existe encore aujourd'hui dans le pays de Syrie »<sup>13</sup>.

- 23 Pour les érudits chinois comme pour l'historien juif, la méditation sur l'histoire universelle du genre humain conduit à s'interroger sur la fiabilité des sources et leur mode de conservation : il faut utiliser tous les supports matériels possibles susceptibles de transmettre l'information. Aux sources de la réflexion historique la capacité pour chaque génération de transmettre son savoir à la suivante est une sorte d'impératif catégorique. Le désir de préservation de la mémoire est donc le moteur de ce qu'on pourrait appeler la préhistoire des techniques documentaires. Les historiens grecs et romains ont largement contribué à la mise au point de telles pratiques, mais ceux de la Chine médiévale furent sans doute les premiers à entreprendre de collecter systématiquement les inscriptions anciennes en utilisant une technique originale, celle de l'estampage qui fournit une copie fidèle de l'inscription qu'on souhaite protéger et relever :

« Craignant que les copier directement puisse générer des erreurs, j'ai décidé de monter les estampages eux-mêmes et de les relier ensemble. La collection est classée selon un ordre qui lui est propre et non selon la date d'origine de chaque inscription. Du fait qu'il existe autant de pièces, et que je continue d'en acquérir de nouvelles j'insère chacune d'entre elle dans la compilation en suivant son ordre d'arrivée »<sup>14</sup>.

Le site utilise des cookies et collecte des informations personnelles vous concernant.

Pour plus de précisions, nous vous invitons à consulter notre [politique de confidentialité](#) (mise à jour le 25 juin 2018).

En poursuivant votre navigation, vous acceptez l'utilisation des cookies.

Fermer

la méthode rigoureuse de l'historien qui privilégie la fiabilité et la qualité de ses sources. Avant la Renaissance européenne personne n'était allé aussi loin dans la mise en pratique d'une discipline efficace de la recherche et du classement des documents d'archive. En assurant la permanence de l'inscription au-delà même de son existence matérielle, l'antiquaire répond au défi du temps, des intempéries et des destructions diverses qui attendent à la matérialité même des objets. Les estampages sont le miroir des inscriptions, ils prolongent leur existence dans le cadre même de la collection destinée à être transmise aux savants du futur et leur donnent une nouvelle signification. Ce qu'il y a d'incroyablement original dans une telle stratégie c'est que la procédure documentaire est ouverte, les estampages sont classés par ordre d'arrivée et un catalogue analytique permet la navigation d'un type d'inscription à l'autre.

- 25 Caylus dans son *Recueil d'antiquités* utilisait la même technique et revendiquait ainsi l'administration de la preuve par les objets eux-mêmes :

« À l'égard du rang que chaque monument en particulier occupe dans sa classe, j'aurais pu quoique avec peine l'assujettir à-peu-près à l'ordre des temps mais j'ai mieux aimé suivre une autre distribution qui rend chaque Planche plus agréable à l'œil. D'ailleurs je n'avais pas tous les morceaux qui sont contenus dans ce Recueil lorsque j'ai entrepris de le donner au public : il m'en est même arrivé une grande partie après la gravure »<sup>15</sup>. L'enregistrement des données et leur présentation prime sur l'ordre du temps. Pour Caylus comme pour Ouyang, la collection et l'édition d'antiquités sont une œuvre de conjuration de l'oubli des choses et des êtres.

- 26 En édifiant sa collection d'estampages Ouyang répond à une autre menace, la dispersion et le démantèlement de sa propre collection :

« Sachant qu'une collection aussi large que celle-là est destinée à être dispersée, j'ai sélectionné les informations essentielles qui concernent les inscriptions et je les ai intégrées dans un catalogue séparé de colophons où j'ai enregistré les faits qu'elles contiennent et qui peuvent être utiles pour corriger la tradition textuelle historique. Mon seul espoir est qu'ils puissent être transmis aux érudits du futur comme une contribution au savoir »<sup>16</sup>.

- 27 Les objets ne sont que des choses qui peuvent être abimées, détruites ou perdues, l'antiquaire les convertit en traces et, de ces traces mêmes, il compose un catalogue qui est un outil subsidiaire mais résistant de perpétuation des informations qu'il a su rassembler. Dans cette conscience des risques qu'encourt la transmission de génération en génération, Ouyang se place dans la lignée de Thucydide qui voulait, par la perfection de ses concepts et de son style, créer une « œuvre d'éternité ». Conformément à la tradition chinoise cependant, il n'affronte pas le futur de face mais de biais, il dote son œuvre de mémoire d'un dispositif en abîme.

- 28 Ouyang n'est pas un simple collectionneur ; à la manière d'un Peiresc, il entend faire de sa collection un outil de savoir. Cela le conduit d'une certaine façon à réduire le champ de ses investigations. Il ne s'intéresse pas aux vases de bronze pour eux-mêmes, mais parce qu'ils sont porteurs d'inscriptions. Il donne priorité au message par rapport à l'objet, et, en même temps, il privilégie ce que les antiquaires du XVI<sup>e</sup> siècle européen appellent la *fidés*, la fiabilité des sources, par rapport à la matérialité des objets eux-mêmes. Ouyang ne recherche pas les objets les plus fameux, ce qui compte pour lui, c'est le contenu des textes et l'intérêt des auteurs, les leçons historiques, morales et esthétiques qu'il peut tirer de ces inscriptions.

- 29 La science moderne du passé est née en Europe dans le courant du XV<sup>e</sup> siècle de la rencontre des architectes, des artistes et des antiquaires avec les monuments et les paysages de l'Antiquité classique mais elle est l'héritière d'une longue histoire dont les prémisses apparaissent dans l'Orient ancien, le monde classique et la Chine. La révolution intellectuelle de la Renaissance est liée au dessin et au relevé. Les antiquaires des civilisations anciennes collectaient les œuvres du passé, mais aucun d'entre eux n'a jamais entrepris de les relever et de les dessiner. Les antiquaires européens sont saisis à la Renaissance d'une sorte de fièvre graphique qui, à la façon d'Ouyang Xiu, leur fait prendre conscience de la dimension fondamentale du relevé pour assurer la pérennité et la connaissance des monuments et des objets antiques. Francesco di Giorgio Martini, à la fois peintre, architecte et antiquaire, l'a exprimé mieux que personne :

« Parce que l'antique cité de Rome du fait des continuel assauts et guerres commençait à disparaître, et que les grands édifices étaient spoliés et défaits et en partie ruinés au point qu'à présent ils ont presque disparus. De là poussé par un fort désir de vouloir les rénover, par le fait qu'étant sur leur fin, dans peu de temps ils auront disparu, que ce soit par suite de l'âge et de déprédations continuelles, et donc le peu que j'ai

Ce site utilise des cookies et collecte des informations personnelles vous concernant.

Pour plus de précisions, nous vous invitons à consulter notre [politique de confidentialité](#) (mise à jour le 25 juin 2018).

En poursuivant votre navigation, vous acceptez l'utilisation des cookies.

Fermer

autant par l'usure des temps que par la négligence des hommes. Il est une sorte d'acte de piété face au passé, un dernier au revoir aux splendeurs de l'Antiquité, mais il est aussi un outil de savoir qui doit être transmis aux générations du futur, bref un outil de connaissance : il a pour résultat de produire des archives qui seront à leur tour transmises d'une génération à l'autre.

- 31 Jamais les archéologues n'ont disposé d'autant de moyens d'enregistrer, de classer et d'interpréter les archives du sol que dans les dernières décennies. Le propos de ce colloque sur « Les archives de fouilles » vise à réfléchir à l'usage et à la mise en œuvre de ces nouvelles technologies de documentation. Un regard sur les procédures et les conceptions de nos prédécesseurs n'est sans doute pas inutile pour favoriser une prise de conscience renouvelée de la fragilité de la transmission des savoirs au fil des générations.

### Notes

1. Cité par Pierre Vidal-Naquet dans une interview au journal *Le Monde* daté du 2 mai 2001 à propos du *Livre du général Paul Aussaresses : services spéciaux, Algérie 1955-1957*, Paris, Perrin 2001.
2. Voir : Gomaa 1973, p. 68 et Aufrère 1998.
3. Aufrère 1998, p. 14 et Morenz 2010
4. Pomian 1978, p. 3-56.
5. Barguet 1967, p. 104-105.
6. Barguet 1967, p. 76. Voir Aufrère 1998.
7. Barguet 1967, p. 76. Voir Aufrère 1998.
8. Klengel-Brandt 1990, p. 41-46.
9. Thomason 2005, p. 104.
10. Thomason 2005, p. 106.
11. Voir la traduction complète en français donnée par Renée Koch-Pietre 2005, p. 113-120.
12. Cité par Chang 1993, p. 89.
13. Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, livre I, chapitre II, 3.
14. Egan 2006, p. 12.
15. Caylus 1752, vol. I, p. X.
16. Egan 2006, p. 12.
17. Martini 1967, p. 275 et Pl. 129 et Nesselrath 2014, p. 72-73.

### Auteur

***Alain Schnapp***

**Professeur d'archéologie grecque émérite à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne**

*Du même auteur*

**L'anthropologie de l'antiquité et l'archéologie, réflexion sur un parcours *in D'un monde à l'autre*, Publications du Centre Jean Bérard, 2013**

**Les morts entre l'objet et l'image *in La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990**

**Préface *in Le crépuscule des marges*, Publications du Centre Jean Bérard, 1995**

**Tous les textes**

Ce site utilise des cookies et collecte des informations personnelles vous concernant.

Pour plus de précisions, nous vous invitons à consulter notre **politique de confidentialité** (mise à jour le 25 juin 2018).

En poursuivant votre navigation, vous acceptez l'utilisation des cookies.

Fermer

*Référence électronique du chapitre*

SCHNAPP, Alain. *Qu'est-ce qu'un document d'archive ? Aux origines de la conscience de la transmission* In : *Les archives de fouilles : modes d'emploi* [en ligne]. Paris : Collège de France, 2017 (généré le 01 novembre 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cdf/4886>>. ISBN : 9782722604650. DOI : 10.4000/books.cdf.4886.

*Référence électronique du livre*

ZANELLA, Sandra (dir.) ; et al. *Les archives de fouilles : modes d'emploi*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Collège de France, 2017 (généré le 01 novembre 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cdf/4859>>. ISBN : 9782722604650. DOI : 10.4000/books.cdf.4859.

Compatible avec Zotero

Ce site utilise des cookies et collecte des informations personnelles vous concernant.

Pour plus de précisions, nous vous invitons à consulter notre **[politique de confidentialité](#)** (mise à jour le 25 juin 2018).

En poursuivant votre navigation, vous acceptez l'utilisation des cookies.

**Fermer**